

Séance 2: Aux origines du mythe

Ce document figurera dans votre classeur

Objectif

Découvrir l'origine du mythe et les différents auteurs antiques ayant raconté l'histoire de Médée.

Supports : – Euripide, *Médée* (431 av. J.-C.), – Ovide, *Les Héroïdes*, « Médée à Jason » (15 av. J.-C.) ; – Sénèque, *Médée* (60 apr. J.-C.),

Médée apparaît pour la première fois dans une épopée archaïque datant du V^e siècle avant J.-C., mais on en ignore l'auteur et on n'en a retrouvé que quelques fragments. On trouve une autre mention du personnage dans la IV^e Pythique du poète grec Pindare (518-438 avant J.-C.). Mais la naissance de Médée en tant que véritable héroïne tragique va de pair avec la naissance de la tragédie elle-même, lors des Grandes Dionysies, ces concours organisés au V^e siècle avant J.-C.

Questions à traiter dans le classeur

1. Lisez les 3 extraits suivants
2. Comment le personnage de Médée apparaît-il dans ces différents extraits ?
3. Quels traits du personnage sont particulièrement mis en valeur ?

Texte 1 : Euripide (431 av J.C)

Il s'agit de la deuxième pièce la plus ancienne d'Euripide que nous avons conservée. Elle fut jouée en 431 et n'obtint que le troisième prix, en raison peut-être de la vision pessimiste qu'elle offre le texte, qui se concentre sur le déchirement du couple et ses cruelles conséquences. Euripide passe pour être le premier auteur à avoir mis en scène l'infanticide commis par Médée.

Premier épisode (extrait) : entrée de Médée (v. 213-276)

MÉDÉE

Femmes de Corinthe, je suis sortie de la maison pour ne pas encourir vos reproches. Car, je le sais, beaucoup de mortels ont montré une telle fierté — les uns que j'ai vus de mes yeux, les autres parmi les étrangers — que leur insouciance à se produire leur a valu un fâcheux renom de négligence. La Justice ne réside pas dans les yeux des mortels quand, avant d'avoir sondé à fond le cœur d'un homme, ils le haïssent, à une première vue et sans en avoir reçu aucune offense. Il faut que l'étranger aille au-devant de la cité qu'il habite et je n'approuve pas non plus en général le citoyen qui, par orgueil, se rend odieux à ses compatriotes faute d'être connu.

Mais un malheur s'est abattu sur moi à l'improviste et m'a brisé l'âme. C'en est fait de moi ; j'ai perdu la joie de vivre et je désire mourir, mes amies. Celui en qui j'avais mis tout mon bonheur — je ne le sais que trop — mon époux, est devenu le pire des hommes. De tout ce qui a la vie et la pensée, nous sommes, nous autres femmes, la créature la plus misérable. D'abord il nous faut, en jetant plus d'argent qu'il n'en mérite, acheter un mari et donner un maître à notre corps, ce dernier mal pire encore que l'autre. Puis se pose la grande question : le choix a-t-il été bon ou mauvais ? Car il y a toujours scandale à divorcer, pour les femmes, et elles ne peuvent répudier un mari. Quand on entre dans des habitudes et des lois nouvelles, il faut être un devin pour tirer, sans l'avoir appris dans sa famille, le meilleur parti possible de l'homme dont on partagera le lit. Si après de longues épreuves nous y arrivons et qu'un mari vive avec nous sans porter le joug à contrecœur, notre sort est digne d'envie. Sinon, il faut mourir. Quand la vie domestique pèse à un mari, il va au-dehors guérir son cœur de son dégoût et se tourne vers un ami ou un camarade de son âge. Mais nous, il faut que nous n'ayons d'yeux que pour un seul être. Ils disent de nous que nous vivons une vie sans danger à la maison tandis qu'ils combattent avec la lance. Piètre raisonnement ! Je préférerais lutter trois fois sous un bouclier que d'accoucher une seule.

Mais je me tais, car le même langage ne vaut pas pour toi et pour moi : toi, tu as ici une patrie, une demeure paternelle, les jouissances de la vie et la société d'amis. Moi, je suis seule, sans patrie, outragée par un homme qui m'a, comme un butin, arrachée à une terre barbare, sans mère, sans frère, sans parent près de qui trouver un mouillage à l'abri de l'infortune. Voici tout ce que je te demande : si je trouve un moyen, une ruse pour faire payer la rançon de mes maux à mon mari, tais-toi. Une femme d'ordinaire

est pleine de crainte, lâche au combat et à la vue du fer ; mais quand on attente aux droits de sa couche, il n'y a pas d'âme plus altérée de sang.

Texte 2 : Ovide *Les Héroïdes* (15 av JC)

Ô mon père, que j'ai outragé, réjouis-toi ; réjouissez-vous, Colchos que j'ai abandonnée ; ombre de mon frère, recevez-moi comme victime expiatoire. On m'abandonne, et j'ai perdu mon royaume, ma patrie, mon palais, un époux, qui seul était tout pour moi. Un dragon et des taureaux furieux, je les ai domptés, et je ne puis rien contre un seul homme ! Moi qui, par de savants breuvages, ai repoussé des feux terribles, je ne saurais échapper à ma propre flamme ! Mes enchantements, mes simples, mon art, me laissent sans pouvoir ; et je n'ai rien à espérer de la déesse, rien des mystères sacrés de la puissante Hécate ! Le jour n'a plus d'attraits pour moi ; mes nuits, mes veilles sont amères. Mon âme infortunée ne goûte plus les douceurs du repos. Je ne puis me donner à moi-même le sommeil dont j'ai pu endormir un dragon ; mon art me sert mieux pour les autres que pour moi. Celui dont j'ai protégé la vie, une rivale l'embrasse : c'est elle qui recueille le fruit de mes peines.

Peut-être même, tandis que tu cherches à te faire valoir auprès de la compagne superbe, et que tu parles à ses coupables oreilles un langage digne d'elles, peut-être inventes-tu de nouvelles accusations contre ma figure et mes mœurs. Qu'elle rie, et qu'elle soit joyeuse de mes vices. Qu'elle rie, et que, fière, elle s'étale sur la pourpre de Tyr : elle pleurera, et elle brûlera de feux qui surpasseront les miens. Tant qu'il y aura du fer, de la flamme et des sucus vénéneux, aucun ennemi de Médée n'échappera à sa vengeance. Si les prières ne peuvent toucher ton cœur de fer, écoute maintenant des paroles bien humiliantes pour une âme fière. Je suis avec toi suppliante, autant que tu le fus souvent avec moi, et je n'hésite pas à tomber à tes pieds. Si je te semble méprisable, songe à nos enfants communs ; une marâtre cruelle poursuivra de ses rigueurs ce que mes flancs ont porté. Ils ne te ressemblent que trop ; cette ressemblance me touche ; et chaque fois que je les regarde, mes yeux se mouillent de larmes. Au nom des dieux, par la flamme et la lumière que répand ton aïeul, par mes bienfaits, par mes deux enfants, ces gages de notre amour, rends-moi, je t'en conjure, cette couche pour laquelle, insensée ! j'ai abandonné tant de choses. Que je croie à la vérité de tes paroles, et reçoive à mon tour des secours de toi. Ce n'est pas contre des taureaux ni des guerriers que je t'implore, ni pour qu'un dragon sommeille, vaincu par ton art. Je te réclame, toi que j'ai mérité, toi qui t'es donné à moi ; c'est par toi que je suis devenue mère, en même temps que je te rendais père.

Ovide, Les Héroïdes, Épître 12, « Médée à Jason », traduction de Théophile Baudement, collection des Auteurs Latins, Nisard - Firmin-Didot, 1876.

Texte 3 : Sénèque –

Médée est l'une des neuf tragédies attribuées à Sénèque, et dont la composition est datée des années 60 à 65 après J.-C. Le personnage est parfaitement connu du public cultivé romain grâce aux œuvres grecques et notamment à la pièce d'Euripide

MÉDÉE. — Je vous invoque, ombres silencieuses, divinités funèbres, aveugle Chaos, ténébreux palais du roi des enfers, cavernes de la mort défendues par les fleuves du Tartare ! Âmes coupables, arrachez-vous un instant à vos supplices et venez assister à ce nouvel hymen ! Que la roue qui déchire les membres d'Ixion s'arrête et le laisse toucher la terre ; que Tantale puisse enfin boire au gré de son envie les eaux de Pirène. Il me faut pour le beau-père de mon époux² le plus affreux de vos tourments. Que le rocher roulant de Sisyphe cesse de fatiguer ses bras ; et vous, Danaïdes, qui vous consommez en vain à remplir vos tonneaux, venez toutes, l'œuvre qui doit s'accomplir en ce jour est digne de vous ! Et toi, qu'appellent mes enchantements, astre des nuits, descends sur la terre sous la forme la plus sinistre, et avec toutes les terreurs qu'inspirent tes trois visages³ !

C'est pour toi que, suivant l'usage de mon pays, brisant les nœuds qui retiennent ma chevelure, j'ai erré pieds nus dans les forêts solitaires, fait tomber la pluie par un ciel sans nuages, abaissé les mers et contraint l'Océan de refouler ses vagues impuissantes jusque dans ses plus profonds abîmes. J'ai, par ma puissance, troublé l'harmonie des mondes, fait luire en même temps le flambeau du jour et les astres de

la nuit, et forcé l'Ourse du pôle à se plonger dans les flots qu'elle ne doit jamais toucher⁴. J'ai changé l'ordre des saisons ; j'ai fait naître les fleurs du printemps parmi les feux de l'été et montré des moissons inconnues sous les glaces de l'hiver. J'ai forcé les flots impétueux du Phasé à remonter vers leur source ; j'ai arrêté le cours du Danube et enchaîné ses ondes menaçantes qui s'écoulaient par tant de bras ; j'ai fait gronder les flots, j'ai soulevé les mers sans le secours des vents. Au seul bruit de ma voix, une antique et sombre forêt a perdu son ombrage ; le soleil, interrompant sa carrière, s'est arrêté au milieu du ciel ; les Hyades⁵ vacillent à mes terribles accents. Il est temps, Hécate, de venir assister à tes noirs sacrifices. C'est pour toi que, d'une main sanglante, j'ai formé cette couronne qu'entoure neuf fois le serpent qui fut un des membres du géant Typhée, dont la révolte ébranla le trône de Jupiter. C'est ici le sang d'un perfide ravisseur que Nessus donna en mourant à Déjanire ; c'est ici la cendre du bûcher de l'Œta ; elle est imprégnée du poison qui consuma le corps d'Hercule. Tu vois ici le tison d'Althée⁶, sœur tendre autant que mère impie dans sa vengeance. Voici les plumes des Harpyes laissées par elles dans un antre inaccessible, en fuyant la poursuite de Zétés⁷ ; en voici d'autres arrachées aux oiseaux du Stymphale, blessés par les flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

Mais l'autel retentit : je reconnais ses trépieds qu'agite une déesse favorable. Je vois le char rapide d'Hécate, non celui qu'elle guide à travers les nuits quand son visage forme un cercle parfait de lumière argentée, mais celui qu'elle monte quand, vaincue par les enchantements des magiciennes de Thessalie, elle prend une figure sombre et effrayante et resserre la courbe qu'elle doit décrire dans le ciel. J'aime cette lumière pâle et blafarde que tu verses dans les airs, ô déesse ; frappe les nations d'une horreur inconnue ; le son des bronzes corinthiens va venir à ton secours ; je t'offre un sacrifice solennel sur des gazons sanglants, et j'en allume le feu nocturne avec cette torche retirée du milieu des tombeaux. C'est pour toi qu'en tournant ainsi ma tête je prononce les paroles sacrées ; c'est pour toi que mes cheveux épars sont à peine retenus par une bandelette flottante, comme dans la cérémonie des funérailles ; c'est pour toi que je secoue ce rameau trempé dans les eaux du Styx ; c'est pour toi que, découvrant mon sein jusqu'à la ceinture, je vais me percer les bras avec ce couteau sacré et répandre mon sang sur l'autel.

Accoutume-toi, ma main, à tirer le glaive et à faire couler un sang qui m'est cher⁸. Je me suis frappée, et la liqueur sacrée s'est répandue. Si tu trouves que je t'invoque trop souvent, Hécate fille de Persès, pardonne à mes prières importunes. Aujourd'hui, comme toujours, c'est Jason qui me force d'implorer ton assistance. Pénètre d'un venin puissant cette robe que je destine à Créüse ; et qu'aussitôt qu'elle l'aura revêtue, il en sorte une flamme active qui dévore jusqu'à la moelle de ses os. J'ai enfermé dans ce collier d'or un feu invisible que j'ai reçu de Prométhée, si cruellement puni pour le vol qu'il a fait au ciel et qui m'a enseigné l'art d'en combiner la puissance funeste. Vulcain aussi m'a donné un autre feu caché sous une mince enveloppe de soufre. J'ai de plus des feux vivants de la foudre tirés du corps de Phaéon⁹, enfant du Soleil ainsi que moi. J'ai des flammes de la Chimère ; j'en ai d'autres qui viennent de la poitrine embrasée du taureau de Colchide ; je les ai mêlées avec le fiel de Méduse, pour leur conserver toute leur vertu.

¹ Ixion, Tantale, Sisyphé et les Danaïdes sont des criminels condamnés à un châtement éternel aux enfers. ² Périphrase paradoxale pour désigner Créon. ³

Désignation d'Hécate (voir note 4 du texte 1) qui est aussi la Lune. ⁴ La grande et la petite Ourse restent normalement visibles en toute saison.

⁵ Constellation printanière annonciatrice de pluie. ⁶ Althée possédait un tison dont la combustion devait annoncer la mort de son fils Méléagre ; après que celui-ci eut tué les frères de sa mère, Althée enflamma le tison puis elle se pendit. ⁷ Les Harpyes, divinités ailées voleuses d'enfants, ont été poursuivies par Zétés et son frère qui moururent en les éliminant. ⁸ Allusion au meurtre à venir de ses enfants. ⁹ Fils du Soleil, il conduisit de façon désastreuse le char de son père et mourut foudroyé par Zeus.

Bilan :

1. Lisez l'examen de la pièce au début de votre édition.

[http://www.theatre-](http://www.theatre-classique.fr/pages/programmes/edition.php?t=../documents/CORNEILLEP_MEDEE.xml)

[classique.fr/pages/programmes/edition.php?t=../documents/CORNEILLEP_MEDEE.xml](http://www.theatre-classique.fr/pages/programmes/edition.php?t=../documents/CORNEILLEP_MEDEE.xml)

2. Quels sont les éléments que Corneille va reprendre dans sa pièce ? Quels traits de caractère de Médée va-t-il choisir de mettre en valeur ? Pourquoi ?